Adansonia, ser. 2, 7 (4) 1967.

LA FIN DE LA DYNASTIE DES JUSSIEU ET L'ÉCLIPSE D'UNE CHAIRE AU MUSÉUM (1853 à 1873).

par

J. Leandri

« Cette action se manifeste d'abord, il est vrai, par un acte regrettable : la transformation en chaire de Paléontologie pour Alcide d'Orbigny (5 juillet 1853) de la chaire de Botanique à la campagne devenue vacante par la mort d'Adrien de Jussieu. Nul plus que moi n'est partisan résolu de l'utilité de la chaire de Paléontologie, mais il a été vraiment regrettable de la constituer aux dépens de la Chaire de Botanique à la campagne qui avait la charge de la conservation et du développement des herbiers. Il a fallu tout le dévouement des aides-naturatistes Weddell (1850-1859), Bureau (1872-1873) et aussi de Spach (1829-1854) qui appartenait au Service de Culture, pour que cette décision n'amène pas de catastrophe. En tout cas, au moment de l'exploration des grands continents (1853-1874), l'existence de cette chaire aurait permis d'enrichir notablement les herbiers. Le service de Botanique (Phanérogamie) n'existait plus au Muséum. C'est ainsi que la France perdit l'occasion d'acquérir l'herbier Delessert, qui est actuellement à Genève. »

P. Lemoine, Archives du Mus. **6**, **12**: 16 (1935).

Le second Empire ne peut guère être considéré comme une période heureuse pour le progrès au Muséum des études sur la systématique des plantes vasculaires. C'est en effet à ses débuts, en 1853, que mourait Adrien de Jussieu, dernier titulaire de la chaire de Botanique « rurale[1] », et ce n'est que vingt ans après, en 1873, avec le retour de la République, que, sur les instances du comte Jaubert, ami du Président Thiers, était créée au profit d'Édouard Bureau une nouvelle chaire de Botanique systématique (« classification et familles naturelles »).

L'Assemblée des Professeurs de 1853 a-t-elle voulu seulement faire à tout pris une place dans notre Établissement à une science nouvelle, la paléontologie, pour laquelle était créée avec d'Orbigny pour titulaire une chaire d'ailleurs parfaitement méritée? A-t-elle voulu considérer la systématique comme une science achevée et par suite bien près d'une science morte, ou marquer qu'une science perd de ses possibilités quand elle reste

1. Depuis 1793, par decision de la Convention, « les douze officiers du Muséum » étaient tous « professeurs » et jouissaient des mêmes droits. Desfontaines avait succédé en 1788 à Lemonnier comme professeur de « botanique au Jardin des Plantes » et A. L. de Jussieu était professeur de « botanique dans la campagne ». Un troisième botaniste, André Thouin avait lui, été nommé professeur de culture, et c'est cette chaire qui devait être occupée plus tard par Mirbel puis par Decaisne.

trop longtemps entre les mains d'une seule famille, même illustre? Adrien DE JUSSIEU était pourtant loin d'être indigne de ses célèbres parents, ses grands-oncles, Antoine, Bernard et Joseph DE JUSSIEU et son père Antoine-Laurent. Il avait hésité longtemps entre les carrières scientifique et littéraire, et ses ouvrages se distinguent par la clarté et l'élégance du style. Ce souci d'extrême perfection explique que ses travaux soient relativement peu nombreux : son premier Mémoire, relatif à la famille des Euphorbiacées, présentait un tableau de ce groupe bien plus clair que ceux que l'on trouve dans des travaux postérieurs. Les Rutacées, les Méliacées, les Malpighiacées lui ont aussi fourni la matière de travaux qui restent de véritables modèles et peuvent encore être consultés de nos jours. Mais le nom d'Adrien DE JUSSIEU est resté aussi celui d'un professeur exceptionnel. Son ouvrage traduit dans toutes les langues, destiné aux candidats au baccalauréat et compris dans le « cours élémentaire d'Histoire naturelle » qu'il avait écrit avec MILNE-EDWARDS et BEUDANT, renferme en réalité un exposé complet de la botanique connue vers le milieu du dernier siècle et certaines de ses parties peuvent encore être lues avec intérêt. Outre ses fonctions de professeur au Muséum où âgé seulement de vingt-neuf ans, il avait succédé à son père en 1826, ses talents didactiques lui avaient valu celles de professeur à la Sorbonne depuis 1850; il avait succédé dans la chaire de Botanique à DE MIRBEL; ses travaux sur la structure des Monocotylédones (1859) le rendaient digne de succéder au plus grand anatomiste français du début du XIX[e] siècle. L'enseignement d'Adrien ne se situait pas seulement dans les amphithéâtres de la Sorbonne et du Muséum : c'est surtout sur le terrain, aux environs de Paris que, semblable aux philosophes antiques, il donnait toute sa mesure et que son incomparable érudition lui permettait de profiter de tous les incidents, de toutes les trouvailles d'une promenade, pour donner un enseignement par l'exemple, bien plus capable d'atteindre l'intelligence et la mémoire que les leçons d'amphithéâtre plus équilibrées mais auxquelles la vie manquait. C'est ainsi qu'Adrien DE JUSSIEU avait eu pour élèves les botanistes les plus doués : dans l'avant-dernière de mes évocations historiques j'ai rappelé la mémoire d'un des meilleurs, le monographe des Quinquinas et des Urticacées, Hugh Algernon WEDDELL. Les lettres que ce dernier écrivait à son maître prouvent assez à quel point celui-ci avait su gagner l'affection et la confiance de ceux qui le suivaient dans les promenades du Muséum[1].

1. Un naturaliste du Muséum à la recherche des Quinquinas, Adansonia, ser. 2, 6, 2 : 165-173 (1966).

CHAIRES DE BOTANIQUE DU MUSÉUM
DU DÉCRET DE LA CONVENTION (1793) A LA CRÉATION
DE LA CHAIRE DES CLASSIFICATIONS ET FAMILLES NATURELLES (1874)

(van Tieghem) ↑ Botanique : Organographie et physiologie végétale Ad. Brongniart 1874-1879	(H. Lecomte) ↑ Botanique : classification et familles naturelles Ed. Bureau 1874-1905	(Maxime Cornu) ↑ Culture J. Decaisne 1850-1884
Botanique et Physiologie végétale : Ad. Brongniart 1833-1874	Paléontologie (A. D'Orbigny)	
Botanique au Jardin des Plantes Ad. Brongniart 1833-1857	Botanique dans la campagne Ad. de Jussieu 1826 (suppl.) 1837-1853	Culture Brisseau de Mirbel 1828-1850
		Culture Bosc D'Antic 1825-1828
Botanique au Jardin des Plantes : Desfontaines 1788-1833	Botanique dans la campagne A. L. de Jussieu 1772-1826 (suppl.)-1837	Culture A. Thouin 1793-1825

Le souvenir prestigieux de son père Antoine-Laurent était d'ailleurs encore récent, mais ne devait pas être considéré comme un motif suffisant de conserver le poste qu'il avait illustré. A. L. « Jussieu ne sortait que très rarement, sa taille s'était courbée. La dernière année de sa vie, il vint visiter l'École formée par lui. Il entra dans le pavillon du jardinier, et s'entretint pendant quelque temps avec lui sur les moyens de changer les plantes annuelles en plantes vivaces. En sortant du pavillon, il avisa de ses yeux presque éteints le Pin Laricio qu'il avait planté soixante-trois ans auparavant, et dont la pyramide dominait toute l'École; il s'approcha de lui, appuya une main sur le tronc, et sa tête inclinée sous le poids de quatre-vingt neuf ans, se redressa en tremblant pour admirer la taille élancée et l'adolescence vigoureuse de son nourrisson. Cette visite était un adieu, car elle fut la dernière. Il mourut en 1837, et son fils Adrien, qui depuis longtemps le remplaçait dans le cours de botanique rurale, fut nommé son successeur... Desfontaines était mort en 1833, âgé de

soixante-dix neuf ans, et sa chaire fut donnée à son suppléant, M. Adolphe BRONGNIART » (LE MAOUT, in CAP, Le Muséum 1850).

Adolphe BRONGNIART, successeur de DESFONTAINES, était le fils de l'illustre minéralogiste Alexandre BRONGNIART, et s'était fait connaître lui-même par de belles recherches sur « les végétaux pétrifiés »; il fut donc un des fondateurs de la paléontologie végétale, et c'est à lui que devait revenir la charge de l'herbier après la suppression de la chaire d'Adrien DE JUSSIEU. Il avait ainsi à sa disposition les éléments nécessaires pour classer les fossiles végétaux récents et ce rapprochement devait servir après lui aux beaux travaux de B. RENAULT et d'E. BUREAU. Il cumulait ainsi les responsabilités de la Botanique au Muséum, de la Botanique rurale et de l'herbier; seuls les services de Culture lui échappaient[1].

La retraite de MIRBEL en 1850 avait amené JUSSIEU dans la chaire que le premier occupait à la Sorbonne, tandis que DECAISNE prenait au Muséum la chaire que le même MIRBEL détenait avec le service de Culture. WEDDELL qui venait (mars 1848) de rentrer d'Amérique du Sud avec les admirables récoltes qu'il avait faites dans les Andes, pouvait ainsi être nommé « aide-naturaliste » auprès de son maître Adrien DE JUSSIEU. Les collections de l'herbier de Paris se trouvant sous sa main, WEDDELL pouvait mettre en œuvre ses récoltes personnelles et publier plus tard la *Chloris Andina*, la monographie des Urticées, et d'autres beaux travaux.

A cette époque les galeries de botanique occupaient déjà l'aile nord-est du bâtiment de style grec — risquons cet euphémisme — où beaucoup d'entre nous les ont connues avant l'inauguration en 1937. De nouvelles galeries le prolongent aujourd'hui le long de la rue Buffon, sur l'emplacement où existait un petit café vers le milieu du XIXe siècle. La partie centrale, entre les deux pavillons, était occupée déjà par la géologie et la minéralogie — qui s'y trouvent encore — et l'aile sud-ouest par la bibliothèque centrale, n'a quitté que tout récemment cet antique refuge pour les nouveaux et somptueux bâtiments vitrés de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire.

Sur les côtés de la galerie se trouvait l'herbier général qui comprenait en principe un spécimen des espèces figurant dans les herbiers particuliers. Ces derniers occupaient les dix cabinets latéraux dont on voit encore les fenêtres, cinq sur la rue Buffon et cinq sur le jardin : 1, France, Europe; 2, Afrique du Nord et Canaries; 3, Afrique tropicale; 4, Afrique australe; 5, Australasie; 6, Indes; 7, Moyen Orient (Asie mineure, Arabie, Égypte); Perse et Empire Russe; 8, Chili; 9, Pérou, Brésil, Guyanes; 10, Mexique et Amérique du Nord. Nous ne rappellerons pas ici le détail des collections dont les plus importantes sont mentionnées dans une note consacrée à LECOMTE et à FINET[2] parue il y a quelques années. Les herbiers de JUSSIEU

1. DECAISNE, le nouveau professeur de culture (1850), avait été avec GAUDICHAUD (1789-1854) et GUILLEMIN (1776-1842), un des conservateurs de l'herbier. Peut-être a-t-il nourri l'espoir de diriger aussi l'herbier à la mort d'Adrien DE JUSSIEU et certains l'accusent d'avoir empêché par des « manœuvres » WEDDELL de succéder à son maître. Quoi qu'il en soit, ce fut BRONGNIART qui recueillit cette partie de l'héritage d'Adrien.
2. Adansonia, ser. 2, **2**, 2 : 151 et s (1962).

et de LAMARCK n'appartenaient pas encore à cette époque au Muséum. Seul l'herbier de TOURNEFORT était séparé de l'herbier général et occupait des deux côtés l'entrée de la galerie. La statue d'Antoine-Laurent DE JUSSIEU, diverses curiosités végétales impossibles à mettre en herbier, ornaient les parties restées libres de la galerie et du vestibule, sans parler de la partie réservée aux végétaux fossiles chers à Adolphe BRONGNIART, « professeur de botanique » (1833-1859) puis de « botanique et physiologie végétale » (1859-1876).

A cette époque du début du second empire et du milieu du siècle, le Jardin des Plantes était déjà un magnifique établissement. Les galeries de botanique, sans attirer autant de visiteurs que la ménagerie, les serres ou l'École des arbres fruitiers, avaient de nombreux fervents; le zèle des « amateurs » était à son apogée. LE MAOUT écrivait dans « le Muséum d'Histoire Naturelle » de P. A. CAP : « Nous voici devant les galeries de botanique. Ici vous allez mesurer d'un coup d'œil les services rendus à la science par ceux qui récoltent des plantes, ceux qui les décrivent, ceux qui les classent, ceux qui étudient la structure intime et les fonctions de leurs organes. Cette passion pour les végétaux, qui élève à la fois l'âme et l'intelligence, et que ne refroidit pas la vieillesse, se répand de plus en plus dans nos sociétés modernes, et est devenue une sorte de religion, unissant par les liens d'une fraternité commune tous les botanistes du globe »...

La suppression de la chaire de Botanique dans la campagne, la remise de l'herbier à des mains à demi étrangères — Adolphe BRONGNIART ne s'intéressait qu'accessoirement aux classifications — privait d'un grand-pontife la religion des amateurs éclairés qui marchaient dans les traces ouvertes par la lignée des JUSSIEU. Que devait devenir la botanique systématique sans chef? Des conservateurs de l'herbier du Muséum, GUILLEMIN était mort en 1842, GAUDICHAUD ne devait pas tarder à le suivre (1854), seul, WEDDELL s'efforçait d'abord de réagir contre l'injuste déconsidération dont l'Assemblée flétrissait une discipline à laquelle il avait sacrifié le meilleur de sa jeunesse. Pour WEDDELL, des ennuis de famille et son départ en province privaient l'herbier de ses services et achevaient de le paralyser. En 1872, il était nommé membre correspondant de l'Académie des Sciences, mais cet honneur tardif ne devait pas lui permettre l'année suivante, compte tenu de son état de santé, de figurer parmi les candidats possibles à une chaire de Systématique rétablie. Ce furent d'autres Établissements, surtout la Faculté de Médecine, avec le grand BAILLON (le concurrent malheureux de DECAISNE à la chaire de Culture du Muséum) qui devaient recueillir la gloire de recevoir le flambeau en France. BAILLON entreprenait dès 1860 la rédaction de sa monumentale « Histoire des Plantes ». Il admirait surtout ADANSON et LAMARCK, peut-être par réaction contre la tendance de la lignée des JUSSIEU à considérer la botanique systématique comme une propriété de famille, et c'est le nom d'ADANSON qu'il donnait à la Revue de botanique systématique qui devait paraître de 1860 à 1879 et dont le présent recueil a repris le nom et la tradition.

BAILLON tenait aussi le plus grand compte en systématique des argu-

ments apportés par les nouvelles disciplines comme l'anatomie avec MIRBEL, PAYER, et les autres grands maîtres de l'époque.

Dans le service du Professeur Ad. BRONGNIART, d'excellents botanistes comme TULASNE s'efforçaient aussi de maintenir notre pays dans un rang honorable pour les travaux de botanique systématique, mais la nécessité d'étudier aussi les Cryptogames (la chaire de Cryptogamie du Muséum date seulement de 1904 et le premier titulaire en fut le Directeur MANGIN) où de magnifiques découvertes étaient d'ailleurs réalisées, limitait les études consacrées aux plantes vasculaires.

BRONGNIART lui-même sentait le danger que faisait courir à la botanique la disparition de l'enseignement au Muséum de la classification des plantes, et s'efforçait d'y remédier en aidant de toutes ses forces à la création d'une Société botanique nationale où les études de systématique de floristique et de phytogéographie auraient une place de choix. Sous sa présidence se formait, le 23 avril 1854, un groupe de botanistes, savants d'élite et grands amateurs, dont l'un des buts était de ne pas laisser mourir des études qui avaient fait l'honneur de notre pays.

Avec BRONGNIART pour président et DE SCHOENEFELD pour secrétaire, la nouvelle « Société botanique de France » tenait sa première séance, ayant déjà dans ses rangs quelques-uns des adeptes les plus brillants de la science des JUSSIEU, BAILLON, BUREAU, COSSON, DECAISNE, DURIEU DE MAISONNEUVE, J. H. FABRE, plus connu aujourd'hui comme entomologiste, DE FRANQUEVILLE, GERMAIN DE SAINT-PIERRE, le comte JAUBERT, ancien ministre, A. LASÈGUE, le conservateur du Musée DELESSERT, LE MAOUT, A. MAILLE, MOQUIN-TANDON, PUEL, E. REVELIÈRE, G. THURET, TIMBAL-LAGRAVE, TULASNE, L. VILMORIN et WEDDELL. De nombreux autres botanistes systématiciens se joignaient au cours des années suivantes à ce premier noyau.

Mais cet effort de BRONGNIART pour comprendre l'intérêt capital des collections dont il avait la charge n'allait pas jusqu'à lui laisser voir la nécessité impérieuse de les accroître, et il devait laisser échapper de France l'herbier DELESSERT.

Benjamin DELESSERT, né à Lyon (1773-1847), un des Mécènes de la botanique française, membre de l'Institut de France, industriel, banquier, homme politique, philanthrope, adversaire de la Loterie et fondateur des Caisses d'Épargne, doué d'un esprit très ouvert et d'une activité universelle [1] est le créateur de l'herbier DELESSERT, aujourd'hui la gloire du Conservatoire botanique de Genève. Il était le fils de Mme Étienne DELESSERT, née BOY DE LA TOUR, amie de ROUSSEAU, et c'est pour sa sœur Madeleine que le célèbre philosophe écrivit, paraît-il les « Lettres sur la Botanique ». L'herbier de DELESSERT commencé par Jean-Jacques ROUSSEAU, compte 80 000 espèces dont plusieurs milliers étaient à l'origine

1. Dr. Benjamin BORD. L'exposition des botanistes genevois. *Æsculape*, mai 1938, p. 8. — C'est à la suite de la perte de sa femme, morte jeune, que DELESSERT devait consacrer ses admirables facultés à la bienfaisance. Il avait fait graver sur la tombe de la disparue : « Elle a choisi la bonne part ; elle ne lui sera point ôtée » (Écritures).

inédites. Tous les systématiciens connaissent le remarquable ouvrage que LASÈGUE, qui fut longtemps le conservateur de cet herbier, a publié en 1845 sous les titres : « Musée botanique de M. B. DELESSERT » et où en sont énumérées toutes les richesses, qui comprennent un bel herbier de France et l'herbier de BURMANN. Les *Icones selectæ plantarum*, 5 volumes in-fol., (1820-1846) publiés par DELESSERT avec A. P. DE CANDOLLE constituent une splendide illustration de *Systema* et du *Prodromus* de ce grand botaniste, et proclament aussi tout ce que la botanique doit à DELESSERT.

Après la mort de Benjamin DELESSERT en 1847, son herbier était passé entre les mains de son frère François, également botaniste de valeur comme d'autres membres de la famille connus pour de belles récoltes aux Indes, en Indonésie, aux Mascareignes et aux Antilles.

Mais à la mort de ce dernier, ses filles n'ayant pas, semble-t-il, trouvé auprès des « botanistes officiels de notre pays »[1] l'intérêt que méritait un trésor aussi royal, et peu encouragées par le manque de considération dont le Muséum faisait preuve envers ses propres richesses les plus renommées, firent don en 1869 des collections DELESSERT à la ville de Genève, où elles devaient enfin recevoir en 1904 un bâtiment digne d'elles. La bibliothèque DELESSERT, par contre, était léguée à l'Institut de France.

Peut-être la perte pour notre pays de l'herbier DELESSERT fut-elle une des raisons qui firent comprendre aux pouvoirs publics la nécessité de rétablir l'ancienne chaire des JUSSIEU.

Un jeune médecin nantais s'était montré un botaniste doué et fervent, et avait publié d'excellents travaux de paléontologie végétale et de botanique des plantes vivantes, en particulier sur les Loganiacées et les Bignoniacées. C'était Édouard BUREAU (1830-1918). Dès 1856, MOQUIN-TANDON, sur le vu de son travail sur les Loganiacées, n'hésitait pas à le recommander comme collaborateur aux animateurs du Prodrome de DE CANDOLLE. En 1872, au départ de TULASNE, BRONGNIART le prenait dans son service comme aide-naturaliste et deux ans seulement plus tard, il prenait rang parmi les Professeurs du Muséum dans la chaire des JUSSIEU, rétablie sous le nom de chaire de Botanique (classification et familles naturelles des plantes)[2]. La chaire de BRONGNIART changeait en même temps de nom et prenait celui de « Botanique : organographie et physiologie végétales ».

Le 23 janvier 1874, un décret rendu à la suite de la proposition unanime des Professeurs du Muséum d'abord et de l'Académie des Sciences ensuite, le désignait pour ce poste qui venait d'être rétabli à la suite du vote de l'Assemblée nationale du 14 octobre 1873[3].

Les intentions exprimées par l'Assemblée nationale et les instructions ministérielles prescrivaient au nouveau Professeur de s'attacher surtout à l'enseignement pratique de la botanique. Des exercices pratiques et des herborisations à la campagne devaient compléter le cours ordinaire.

1. H. BAILLON, Dictionnaire de Botanique **2**, : 374 (1886).
2. Ce titre devait être changé successivement en « classification et familles naturelles des Phanérogames (1904), puis « Phanérogamie » (1932).
3. Ce n'est qu'en 1904 qu'une chaire particulière devait être créée pour l'étude des Cryptogames.

Les recherches à l'herbier étaient devenues presque impraticables, par suite de la conservation séparée de nombreux herbiers particuliers. C'est à sa mise en état, et à la préparation d'herbiers tropicaux devant permettre dans l'avenir la réalisation des Flores des pays d'outre-mer placés sous la tutelle de la France, que devait se consacrer pendant les 31 ans de son professorat (1874-1905) le Professeur Bureau, secondé par des aides-naturalistes dont le premier devait être J. Poisson jardinier autodidacte devenu botaniste, qu'il est bien dans la tradition du Muséum, établissement toujours ouvert à tous les talents, de voir succéder après treize ans de vide à un Weddell, correspondant de l'Institut et qui pouvait passer à juste titre pour la fine fleur de la culture classique.